

# VARIÉTÉS

---

## NOTES SUR LE TRIBULUM

Dans un article paru dans *La Terre et la Vie* (1933, N° 11), sur le Musée pyrénéen de Lourdes, nous avons signalé la présence, dans la salle du folklore, d'un bel exemplaire de tribulum. M. le Bondidier, le distingué conservateur de ce Musée, a bien voulu vous communiquer deux photographies intéressantes concernant cet instrument ; nous nous disposions à les reproduire en les encadrant de quelques notes recueillies au hasard de recherches bibliographiques et de lectures, lorsque nous avons reçu, sur le tribulum, un travail extrêmement documenté. Il est dû à G. H. Luquet et à P. Rivet (Sur le tribulum, *in* Mélanges Iorga, Gamber, Paris, 1933 ; p. 643-638, 4 figure dans le texte, 4 carte de répartition ; 147 références bibliographiques). La note projetée va donc s'enrichir d'une foule de détails précis empruntés à cette excellente brochure.

Le tribulum, appareil servant à dépiquer le blé, n'est mentionné dans les textes latins qu'au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Varron le représente comme fait d'une planche hérissée de pierres ou de fer, qui, avec le conducteur placé en dessus ou avec un poids considérable, est trainé sur les épis qu'on veut battre. Mais Varron ajoute aussi : « d'autres font battre le blé par des bœufs non assujettis au joug et qu'on fait marcher. » Columelle, pour la même opération, recommande les Chevaux au lieu des Bœufs. Et il dit encore : « lorsqu'on en a peu, il est possible d'y ajouter le tribulum. » Virgile parle de Chevaux lâchés sur l'aire au moment du battage. Selon Pline le grain est battu « dans quelques endroits avec le tribulum, dans d'autres en le faisant fouler aux

pieds des Chevaux et ailleurs avec des fléaux. » (cf Adam Dickson. *De l'Agriculture des anciens*. T. II. Paris, 1802).

Si le tribulum est un instrument fort ancien, le procédé qui consiste à faire courir des Bœufs ou des Chevaux sur les grains recouvrant l'aire, paraît être tout aussi antique ; il a persisté corrélativement à l'usage du tribulum et se trouve souvent préféré à lui. Ainsi, Olivier de Serres, dans le *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs* (1608) ne parle point du tribulum. Il signale le fléau comme un instrument de pays froids. Dans les pays chauds, le décortiquage se fait « par le trépis des grosses bestes, à la mode ancienne de l'Orient ». Ce procédé, selon l'auteur, est pratiqué en Espagne, au Portugal, en Italie, en Sicile, dans le Languedoc, en Provence « et en leur voisinage. » Dans tous ces pays le fléau n'est pas inconnu, mais est employé rarement.

D'autre part, j'ai vu le décortiquage par piétinement d'animaux domestiques, en l'espèce des Chevaux, utilisé, en 1928, près du petit village de Tushémiste, en Albanie, sur les bords du lac d'Ohrida. Je n'ai pas noté l'usage du tribulum, dans ces pays pas plus que mon ami A. Garrigue, ingénieur, qui a passé un très grand nombre d'années en Albanie.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne l'antiquité du tribulum, G. A. Luquet et P. Rivet, faisant état de leur riche documentation bibliographique, nous apprennent qu'il était déjà employé en Espagne, par les Celtibères, avant la conquête romaine.

On en a trouvé des restes dans les nécropoles de l'Arménie russe (J. de Morgan), se situant chronologiquement entre le V<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècles avant J.-C.

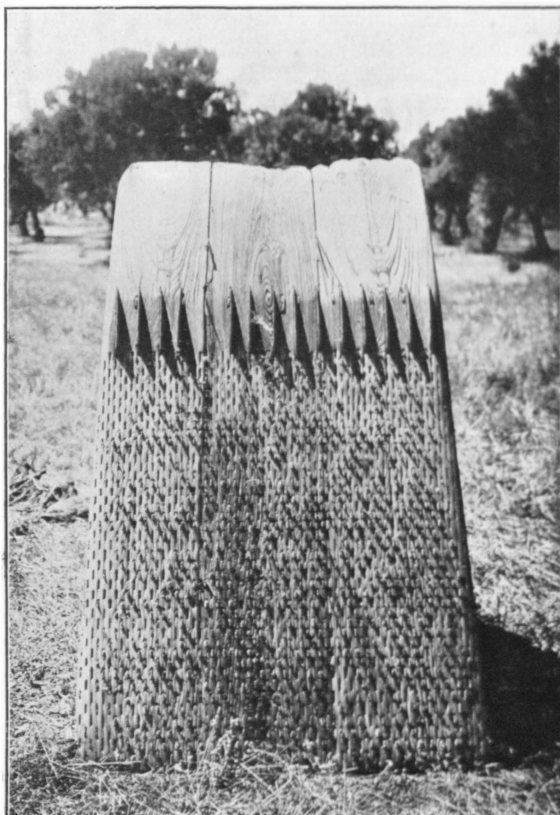
Le tribulum est mentionné dans l'Ancien Testament ; il était connu de la Grèce primitive et les dents d'obsidienne trouvées par Schliemann à Issarlik avaient dû appartenir à un tel instrument.

A. de Mortillet (*Rev. Anthropol.*, 1911, p. 91 et 92) considère le tribulum comme un exemple de survivance des outils en pierre. Effectivement, il paraît raisonnable de penser, avec Luquet et Rivet, que le tribulum est un instrument néolithique qui a subsisté jusqu'à nos jours. Très adapté à sa fonction, il devait ou se maintenir sans modifications essentielles, ou disparaître.

Le paragraphe qui, dans la publication en question, concerne le rôle de cet instrument, est fort intéressant. La fonction est double : extraire le grain de l'épi, hacher la paille. Il réalise à la fois ce qu'on obtient par le battage au fléau et par le foulage au moyen du bétail. Certains auteurs (Peyssonnel) ont écrit qu'il se perdait moins de grains par dépiquage au tribulum que par battage au fléau. Luquet et Rivet font remarquer que, même en prenant des précautions, il est bien difficile de préserver le grain de souillures (excréments d'animaux, boue ou poussière) dont il est impossible de débarrasser le grain. D'autre part, le tribulum broie le grain en même temps que la paille ( $1/3^e$  de perte) ; ce grain séjourne sur l'aire en attendant le vannage à la pelle qui le sépare de la paille, d'où nouvelles pertes ; enfin, il faut opérer vite, car il y a toujours lieu de craindre des averses subites.

Par contre, il donne toute satisfaction quand on veut se procurer de la paille hachée et il paraît être un instrument de choix pour gens indolents. Le conducteur se laisse trainer debout, mais très sou-

vent assis. Les enfants remplacent facilement les adultes ; pendant que tourne l'attelage, les femmes allaitent leurs enfants, comme à Chypre, ou fument la pipe, comme en Asie Mineure. Luquet et Rivet rapportent, d'après Herrmann (1900), qu'à Eski-Shehir (Asie Mineure),



Document photographique Musée pyrénéen de Lourdes.  
Un tribulum aragonais.

un paysan avait juché sur son tribulum un vieux fauteuil couvert de reps rouge, où il se laissait gagner par le sommeil, négligeant de harceler ses bêtes, qui à leur tour, s'endormaient sur place.

La répartition géographique du tribulum était fort tentante à établir. Il était excusable de reculer devant la recherche de documents fort épars dans des ouvrages fort nombreux. Les deux auteurs de l'article « *Sur le tribulum* » y sont parve-

nus d'une manière approfondie : cette répartition a été exprimée par une carte des plus nettes.

Nous n'en donnerons ici qu'une idée générale, et d'une façon très sommaire. On utilise le tribulum au Portugal, en Espagne. Il semble inconnu en France : il est cependant employé dans les Bouches-du-Rhône à Alleins (Luquet et Rivet) ; on le retrouve en Italie. Il paraît avoir disparu d'Albanie cf. renseignement ci-dessus dû à A. Garrigue, mais depuis peu. Il est signalé en Serbie, en Epire, en Arcadie, en Crète, en Attique, Eubée, Thessalie, Macédoine. A. Garrigue l'a observé dans divers villages de langue bulgare de cette région. Le voici encore en Turquie, dans le Caucase, en Géorgie, en Arménie, en Perse, en Asie Mineure, en Syrie et Palestine, en Arabie. Il n'est connu ni en Abyssinie, ni en Egypte, ni au Maroc, mais on le rencontre en Tunisie, rarement en Algérie. Il est enfin signalé aux Canaries, à Madère, aux Açores.

Il nous reste à dire quelques mots sur la forme du tribulum (1).

Le tribulum du Musée de Lourdes, provenant du Haut-Aragon, mesure 125 cm. de long et offre une largeur de 54 cm. en avant et de 74 cm. en arrière. Il est formé de trois planches assemblées, de 3 cm. d'épaisseur, se redressant à leur partie antérieure. La partie horizontale de l'appareil porte, sur sa face inférieure, des éclats de silex enfoncés dans des encoches rectangulaires de 1 cm. 1/2 de profondeur et disposés en quinconces. A l'endroit où les planches se relèvent sont fixées des lames de fer, au nombre de huit.

Sur la face supérieure sont clouées deux fortes traverses, l'antérieure, située au niveau du redressement du tribulum, percée d'une ouverture rectangulaire, par laquelle doit passer le trait des Mulets trainant l'appareil.

Celui que représente l'une des photographies ci-jointes et qui se trouvait

dans une vieille ferme du Haut-Aragon rappelle très nettement le tribulum du Musée de Lourdes. Il est cependant plus large et le nombre des lames de fer est de quinze : l'une qui se trouvait à la jointure de la planche de gauche et de la planche médiane, a dû tomber ; sa place est visible sur la photographie.

D'autre part, la face supérieure de ce *trillo* aragonais (« trillo » est le nom local) se trouvait surmonté d'une manière de cadre supportant un plancher sur lequel, dans la photographie 2, se tiennent debout les conducteurs des Mules et sont assis les enfants.

Le tribulum vu par P. Royer, en Vieille-Castille, et dessiné par R. Riollet (*Bull. et Mém. Soc. Anthropol. Paris*, T. III. 7<sup>e</sup> S. 1922, p. 11-12) est sensiblement différent et témoigne d'un procédé de fabrication plus compliqué. Ici, en effet, nous avons un cadre rectangulaire, légèrement relevé à l'avant, sur lequel ont été fixés, par le moyen de tenon et de mortaises, des madriers transversaux. Sur ces madriers est cloué un plancher de bois dur. Dans les entailles pratiquées sur ce plancher ont été enfoncés des fragments de quartz.

Luquet et Rivet signalent dans le Haut-Aragon la variété de tribulum fait d'une seule planche. Mais ils remarquent qu'il faut attribuer peu d'importance aux différents types, car on les rencontre côte à côte dans la même région ; les notes qui précèdent le confirment, ainsi que celles qui vont suivre.

La variété à deux planches se trouverait notamment en Turquie, en Asie Mineure, en Arménie. La variété à une planche se voit en Haut-Aragon, en Castille, en Bulgarie, dans l'île d'Eubée, en Géorgie.

Or A. de Mortillet (*Rev. Anthropol.*, 1911, pp. 91 et 92), figure, d'après le Dr Lortet (sans indiquer la référence), un tribulum de Syrie, qui paraît être fait d'une seule planche épaisse, avec extrémité antérieure relevée et en partie rapportée.

Par contre la photographie due à G. Chenet publiée par le *Bulletin de la Société préhistorique française* (n° 2, février 1933, p. 103), nous montre un tribulum, utilisé par les Alaouites de Rass

(1) Dans la brochure de Luquet et Rivet, on trouvera un intéressant passage linguistique dont nous ne pouvons faire état dans cette note.

Shamra, différent du précédent : la partie relevée est plus longue ; l'ensemble de l'appareil, fait de deux planches réunies l'une à l'autre, paraît plus léger.

La denture du tribulum est le plus souvent constituée d'éclats de silex ; mais on trouve aussi des quartzites, du basalte,

On peut, semble-t-il, résumer les données qui précèdent de la manière suivante : 1° le tribulum est un instrument fort ancien, survivance de l'époque néolithique ; il s'est maintenu jusqu'à nous sans modifications essentielles (adjonction de lames de fer, presque partout). — 2° les variétés qu'il



*Document photographique Musée pyrénéen de Lourdes.*

Un tribulum en activité à Apiès (Haut-Aragon).

de l'obsidienne, de l'agate, du granit, des cailloux quelconques, et même (Tunisie) des tessons de poterie (E. T. Hamy, 1900).

Une seule modification paraît avoir été apportée au tribulum néolithique : c'est l'addition ou la substitution des dents de fer aux dents de pierre. Varron les signalait déjà dans sa définition du tribulum. Nous les avons vues sur les *trillo* aragonais et A. Garrigue les a notées sur les tribulum (faits d'une seule planche), remarquées par lui en Macédoine. La situation de ces lames de fer est très variable (en avant, en arrière, au centre, sur les côtés, tout autour des dents de pierre).

offre n'ont aucune valeur ethnographique ; il est fait de 1, 2 ou 3 planches selon les moyens dont disposent ceux qui le fabriquent. Il est probable que la disparition des forêts, dans la plupart des régions où il existe, entraîne sa confection au moyen de planches juxtaposées ; les grands arbres qui peuvent fournir une surface de bois suffisante, d'une seule pièce, devenant rares. — 3° le tribulum, comme l'indique sa répartition géographique, est un instrument de régions où les pluies sont rares au moment où on l'utilise. C'est aussi l'instrument qui favorise à merveille les adeptes du moindre effort.

Il est particulièrement utile quand on cherche à avoir de la paille hachée qui s'obtient en même temps que le décortiquage du grain. — 4° La vaste répartition géographique n'implique point un phénomène de convergence, comme il en existe si fréquemment en ethnographie. Il a été répandu par contact ou importation. Certainement très utilisé par les Romains, on peut se demander si son usage n'a pas été divulgué par leurs soldats et leurs colons, car cette répartition géographique correspond en somme à l'expansion de l'influence romaine.

G. PETIT.

### LES INDIENS DU PARAGUAY

La région du Paraguay comprise entre le rio Paraguay et son affluent le rio Pilcomayo, qui s'y réunit à Asunción, en grande partie marécageuse, donne asile à un certain nombre de tribus indiennes assez peu ou très peu connues. Au cours d'une exploration qui n'a pas duré moins de dix-huit mois (juillet 1931 à janvier 1933), M. le Dr J. Vellard a recueilli sur ces tribus de nombreux et intéressants renseignements ethnographiques, que nous résumons ci-dessous pour nos lecteurs.

Les Toba habitent la région du Pilcomayo, dans le Chaco argentin. Ils représentaient autrefois une belle race indienne, qui dominait toute la région. Il n'en reste plus que des êtres misérables, vêtus de haillons, qui vivent des aumônes que leur donnent les propriétaires des estancias du pays. Ils ont abandonné la chasse, dont ils vivaient, faute de territoires appropriés et, fait plus caractéristique, ils n'ont même plus leurs armes, l'arc et les flèches. C'est à peine s'ils ont encore le courage de se fabriquer quelques objets de première nécessité, mocassins, sacs de cuir ou de fibres végétales, ceintures tissées : c'est une race appelée à disparaître sous peu.

Les Maka se sont mieux défendus, quoique des guerres récentes, entre le Paraguay et la Bolivie, les aient fortement atteints ; ils sont encore, cependant, l'une

des plus intéressantes tribus. De taille très élevée, ils représentent l'un des plus beaux types du Chaco et, jusqu'à ces dernières années, par suite de leur isolement, ils avaient pu conserver intacts leurs coutumes. Assez hospitaliers d'ailleurs, mais très amateurs de présents ; fort heureusement, ils n'ont guère la notion de la valeur des choses. M. le Dr Vellard, en échange d'une couverture, se vit demander son cheval, ou son fusil, ou encore un petit sifflet d'un prix très minime.

Les Maka sont tatoués et portent de grands disques de bois dans le lobe des oreilles. Ils fabriquent des couvertures en laine tissée, des ceintures, des poteries, des sacs tressés, des outres, sans oublier les armes usuelles, massues, arcs et flèches, les ornements de laine, de verroterie et de plumes, et même des poupées pour les enfants ! Ils ont pour voisins les Longa, avec lesquels ils vivent en bons termes, et les Pilaga, qui sont leurs ennemis mortels.

Ces derniers, d'ailleurs sont peu connus. Ils sont établis, du moins actuellement, en territoire argentin, et viennent une ou deux fois par an jusqu'à Salto Palinares, pour échanger les peaux et les plumes contre des vêtements, de la verroterie, des couteaux, et même de mauvais fusils.

M. Vellard visita encore les Guayaki, qui sont les moins connus des Indiens du Paraguay. Nous avons précédemment donné à nos lecteurs des renseignements sur cette tribu, ou plutôt sur ses derniers survivants.

Une autre race intéressante est celle des M' Bwiha, qui sont divisés en diverses fractions, ne semblant pas avoir de relations entre elles. Ceux qu'a visités M. Vellard parlent le guarani et sont capables de compter, de manière à peu près correcte, jusqu'à 40. Ils fabriquent des pagnes en coton, des pipes en terre, des ornements d'oreille en nacre, pour les femmes, des flûtes, etc. Ils se servent même, paraît-il, de tambours, mais notre explorateur n'a pu en voir.

Il nous a paru intéressant de signaler, à nos lecteurs, ces observations ethnographiques ; elles ont d'autant plus de prix

qu'elles concernent des races peu connues et dont, malheureusement, la disparition prochaine est à craindre. Est-ce qu'il ne serait pas possible de les protéger, comme au Congo Belge, on protège les Pygmées ?

### LES PLUIES DE POISSONS

La pluie de Poissons signalée dans *la Terre et la Vie* de décembre 1933 (p. 749) n'est pas un phénomène aussi rare que nous le pensions alors. Il en a été observé depuis fort longtemps et dans les localités dispersées un peu partout sur notre globe.

Le plus ancien renseignement s'y rapportant se trouve dans *The Deipnosophists* or *Banquet of the Learned* d'Athenaeus, de l'Égyptien Naucratis, qui vivait à la fin du second et au commencement du troisième siècle de notre ère ; la traduction anglaise de Yonge fut publiée en 1524.

Le volume II de cette version renferme un chapitre intitulé « De pluvia piscium, » où on lit (p. 226) « Je sais aussi qu'il a plu des Poissons. Tout au moins Phoenias, dans le second Livre de son *Eresias Magistrates*, dit qu'il a plu une fois des Poissons dans le Chersonèse, pendant trois jours sans interruption, et Phylarcus, dans son 4<sup>e</sup> Livre, dit que le peuple a souvent vu ces pluies de poissons ».

Les *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, de 1698, renferment une lettre de Robert Conny, disant qu'en 1668, après une forte tempête de tonnerre et de pluie, un pâturage du Kent, situé près de Westham, fut couvert, sur une étendue de 2 acres, de petits Poissons de la longueur d'un doigt. Elle fait remarquer, en outre, que ce terrain, très pauvre en eau, était situé loin de la mer.

Dans la *Wittenbergischen Wochenblatt* de 1774, Raphaël Eglissi signale une pluie semblable à Cotbas, durant la nuit du 2 au 3 septembre, au cours d'un orage. L'auteur ne vit pas lui-même la chute des Poissons, mais on lui en apporta un certain nombre qui mesuraient de 5 à 6 pouces de long. Il émet l'hypothèse

qu'ils avaient été transportés par une trombe ou une inondation.

En 1809, un officier anglais de l'armée des Indes, John Harriot, en vit tomber, près de Pondichéry, sur une colonne en marche. Les soldats en recueillirent sur l'ordre du général Smith, qui les fit servir le soir à sa table ; il fait observer que ce n'étaient pas des Poissons volants, mais qu'ils tombaient simplement avec la pluie.

Les *Annals of Philosophy*, en 1816, relatent une observation faite à l'Île du Prince de Galles. Les habitants recueillent l'eau de pluie dans des réservoirs placés sur le toit de leurs maisons, réservoirs qui restent souvent complètement secs pendant plusieurs semaines. Or, après une pluie, on y trouve souvent des Poissons, qui ne peuvent être tombés que des nuages.

Mais les pays que nous venons de citer n'ont pas le monopole de ce phénomène. En 1819, le journal *Cyclopoedia*, dans son volume XXX, signale, sous le titre « Rains-preternatural » — c'est-à-dire « Pluies surnaturelles », une chute de Poissons observée, pendant un très violent orage, dans une ville des environs de Paris ; il est regrettable que cette ville n'ait pas été désignée d'une façon plus précise.

Depuis lors, semblables pluies ont été notées dans divers pays. Il y en eut en Écosse en 1684, 1796, 1821, 1825, 1828, dans les Îles de la Mer du Sud en 1830, dans l'Inde en 1824, 1835, 1839, 1850, dans le Mecklembourg en 1828, etc...

Les Poissons ainsi tombés du ciel, au moins depuis une époque peu reculée, ont pu parfois être examinés et déterminés. Ceux qui churent dans l'Inde en 1829 étaient des *Cyprinus*, en 1830 des *Clupea cultrata* ; à New-York, en 1824, on observa une pluie de Poissons qui étaient des *Opsanus tau*.

Une observation fort intéressante, au sujet de laquelle il ne peut être émis aucun doute, est celle que fit, en 1861, à Singapour, le naturaliste français Laporte de Castelnau. Il relate que la chute fut si abondante qu'il vit les Malais

et les Chinois en emplir des paniers. Quant au Poisson lui-même, il le reconnut comme appartenant à l'espèce *Clarias batrachus*.

Lors d'une autre pluie qui se produisit en 1841 dans la nuit du 29 au 30 juin, sur le territoire d'Uckermark, dans l'Etat de Holtzendorff-Jagow, la chute fut si abondante que les bergers en ramassèrent pour nourrir leurs canards, et que dans la journée qui suivit, plus de 60 Cigognes et une quantité innombrable de Corbeaux s'en régallèrent copieusement. M<sup>r</sup> de Holtzendorff informé du fait se rendit sur place et fit ramasser des Poissons pour les faire examiner : on y reconnut cinq espèces : *Esox lucius*, *Perca fluviatilis*, *Cyprinus rutilus* et *Gasterosteus pungitius*.

Il est à remarquer que, toutes les fois qu'une observation sérieuse a été faite, on a noté que ces pluies extraordinaires avaient lieu pendant de forts orages accompagnés d'un grand vent. Il est permis d'en conclure que c'est précisément le vent qui en est la cause principale ; une trombe, formée quelque part. « pompe » pour ainsi dire l'eau des cours d'eau et des lacs, avec les habitants qu'elle renferme, et va les déposer autre part. Le phénomène n'a rien de surnaturel, mais il est fort curieux.

G. PORTEVIN

#### UN ENNEMI DES CACTUS : LE *CACTOBLASTIS CACTORUM*

Toute personne qui fait un voyage dans l'Afrique du Nord est frappée par l'abondance excessive du Cactus à raquette, qui fournit, à la vérité, aux indigènes, des clôtures infranchissables et produit, en abondance, le fruit connu sous le nom de figue de Barbarie. Mais, à côté de ces avantages médiocres, il encombre une surface appréciable de terrains cultivables et il est, par suite plus indésirable qu'utile. A Madagascar, où il a été introduit, il avait pris un développement plus considérable encore ; il empêchait, par son abondance, l'exploitation agricole d'espaces considérables ; c'était un véritable fléau.

Une Cochenille, venue de la Réunion, détruisit les Raquettes malgaches, libérant ainsi des milliers d'hectares de terres fertiles.

Est-il possible de se débarrasser des Cactus, véritables « pestes végétales », par un autre moyen que par des Cochenilles spécifiquement parasites ? Oui, s'il faut en croire une information récemment publiée par les chemins de fer canadiens et dont voici la teneur :

« Un Ver américain, le *Cactoblastis cactorum*, dont on a fait des expéditions en Australie par les vapeurs nationaux canadiens, a rendu à la culture 3 millions d'acres de terres couvertes par le Cactus poirier épineux. Le ver mange le poirier épineux jusqu'au ras du sol et tue les racines. Il a aussi réduit le nombre des Vipères du Queensland, qui mangent le ver et en crèvent. En outre, détruisant le poirier épineux, il prive la Vipère de son abri favori et la met à la merci de ses ennemis. L'Émeu et les autres Oiseaux qui font leur proie des œufs et des petits de la Vipère ».

Le Ver dont il est question dans cette information est la chenille d'un Papillon de la famille des *Phycitinae*, décrit par Berg, de la République Argentine. Le *Cactoblastis cactorum* n'a que 3 à 4 centimètres d'envergure ; le mâle a les ailes supérieures gris brunâtre, avec la moitié dorsale teintée de brun pourpré ; en outre elles sont traversées par deux lignes ondulées plus pâles, bordées de noir ; les inférieures sont blanches, bordées de brun. Quant à la femelle, elle est gris brunâtre, avec les ailes inférieures plus foncées.

La chenille, qui mesure de 25 à 30 millimètres, est rouge pâle, avec une ligne transverse de points noirs à la marge antérieure de chaque anneau ; le segment qui suit la tête est blanc en avant, noir au milieu et divisé par une ligne rousse.

Cette chenille est-elle capable d'une action aussi efficace sur les Cactus ? Il serait peut-être nécessaire de le vérifier. En effet, elle vit, en Argentine, dans la fleur d'une Opuntiacee, le *Rhipsalis lumbicoides* S. Dyck., entre les feuilles des-

séchées de laquelle elle tisse son cocon ; mais il ne semble pas qu'elle s'attaque à d'autres parties de la plante. L'information rapportée plus haut mériterait donc confirmation.

A plus forte raison, il y a doute au sujet de la partie qui concerne les Vipères. Si vraiment la chenille de *Cactoblastis* ronge les Cactus jusqu'au ras du sol et les fait

ainsi périr, il est rationnel de penser que la Vipère privée de son abri, se trouve plus exposée à la destruction. Mais, qu'elle s'empoisonne elle-même en absorbant les chenilles, voilà qui paraît plus extraordinaire et laisse fortement place au doute.

Quoi qu'il en soit, il nous a paru intéressant de signaler le *Cactoblastis* à l'attention des naturalistes.

G. PORTEVIN.

